

## Introduction à la philosophie de Pierre de Coubertin

Mesdames, Messieurs,

Pierre de Coubertin ne figure pas dans les manuels de philosophie. Il y a, au reste, peu de chances qu'il y figure jamais. Mais il y a bien des manières de philosopher. Celle que l'Université -la Sorbonne, pour prendre un exemple au hasard- reconnaît et enseigne est celle qui aura mobilisé les capacités de raisonnement et le patrimoine culturel d'un individu au travers d'une série plus ou moins longue de textes en forme de dialogues, de discours ou de traités. Dans un vieux pays clérical comme la France il est, de surcroît, plutôt recommandé, pour être reconnu philosophe, de disposer d'une agrégation de philosophie.

Coubertin est très étranger à tout cela. Il fait partie de ces aristocrates nés et grandis dans les Temps modernes comme le comte de Saint-Simon, (celui des saint-simoniens), Alexis de Tocqueville ou encore Antoine de Saint-Exupéry- qui peuvent d'autant plus idéaliser les valeurs chevaleresques de leur milieu d'origine qu'ils savent

par expérience qu'elles appartiennent à un passé révolu, voire mythique. Ses études, « ses universités » Coubertin les a faites à l'École libre des sciences politiques ou en voyageant dans les pays anglo-saxons.

Mais on peut aussi voir comme un aveu dans le choix qu'il a fait à deux reprises (novembre 1892 puis -nous le savons toutes et tous ici ce soir- juin 1894) d'un amphithéâtre de la Sorbonne pour y prononcer les mots étonnants et fatidiques par lesquels il proposait à ce fameux monde moderne de ressusciter un rituel religieux des temps antiques, aboli mille cinq cents ans plus tôt. Oui : un rituel religieux : derrière l'apparence d'une reconstitution historique en costume ou en nudité- d'époque se cache un projet qui n'a de sens que parce qu'il est aventureux et qui n'a pu marquer les esprits et les corps de ses contemporains que parce qu'il a réussi -au bout d'une trentaine d'années (jusqu'aux Jeux de Paris en 1924) à à s'imposer comme une nécessité.

On reconnaît là les systèmes philosophiques, de cette sorte de philosophie particulière qu'on appellera

philosophie de l'action. Lui-même parle d'une (je cite) « philosophie pratique de la vie » dont (je cite encore) le « germe » serait (je cite toujours) « l'activité sportive ». Ses idées, ce sont ses actes.

De ces prémisses découle une éthique, une esthétique et une politique.

L'éthique est personnelle, l'esthétique, virile et la politique, cosmopolite.

Construire ce triptyque signe bien l'origine anglaise de cette réflexion, donc de cette action. Son modèle est le pédagogue Thomas Arnold, directeur de l'école régénérée de la ville de Rugby. Arnold a fait du sport un instrument non de délasserment mais d'éducation, non d'exercice militaire donc collectif -insistons sur ce point- mais de moralisation individuelle. Le succès, sur les deux siècles qui viennent de s'écouler, de l'activité sportive (dont la moins mauvaise définition est de dire qu'elle est une entreprise de symbolisation de ce qui s'appelait jusque là « duel » et « guerre ») porte témoignage de ce que l'héritier français du très anglais Arnold avait compris le principe génial de tout

cela : métamorphoser la sauvagerie en jeu, le « pré » aux contours indistincts en « terrain » mesuré, la castagne entre deux paroisses gasconnes en rugby des villages, le tout sous le contrôle d'arbitres et de juges revêtus des attributs du speaker de la Chambre des Communes et du juge à perruque. Coubertin fait l'éloge du mouvement et de l'excès (« l'apaisement n'est pas désirable, la mesure ne l'est pas davantage ») mais pour mieux les brider, comme le cavalier sa monture.

La focalisation sur l'amateurisme -qui restera longtemps l'axe essentiel de l'identification olympique, bien après la mort de Coubertin- renvoie à une conception souveraine de l'être humain, qui ne doit ses réussites ou ses échecs qu'à sa nature. L'éthique du *fair play* en découle, qui considère la société comme un jeu et met en pleine lumière l'individu - dont on sait plus que jamais aujourd'hui qu'il est le héros par excellence de la modernité. On est là au cœur du libéralisme, dont l'Angleterre est le berceau et Coubertin, le prophète ludique.

L'esthétique, quant à elle, justifie la théâtralisation des stades, des compétitions et des rituels, le tout résumé dans

une référence plastique nourrie, en fait, par la sculpture, la céramique et la mosaïque grecques exposées dans les musées. Elle renvoie au rêve de la synthèse entre (je cite) « l'Hellénisme et le Progrès ». Plus que dans l'hypothèse du « patriarcat » misogyne -universellement installé à l'époque sur tous les terrains et pas seulement les terrains de sport- c'est dans l'hellénisme en question qu'il faut chercher la source d'un dispositif qui n'admet l'exhibition que de figures viriles -alors même que, dès les premiers jeux olympiques modernes, des femmes furent admises à concourir, atteinte irréversible au modèle antique chéri par Coubertin dont, pour le coup, les femmes avaient été, jusqu'au bout, exclues.

Tout, ici encore, s'origine dans les deux mises en scène fondatrices de la Sorbonne, en particulier celle de 1894 et puisque nous sommes ici réunis sous l'égide de la musique, laissons sur ce point la parole à Coubertin :

« Je fis porter tout mon effort sur la séance d'ouverture et la première audition avec chœurs de l'*Hymne à Apollon* découvert dans les ruines de Delphes. Gabriel Fauré s'y prêta de bien bonne grâce » (...) L'audition de l'harmonie

sacrée plongea la nombreuse assistance dans l'ambiance espérée. Une sorte d'émotion nuancée se répandit comme si l'antique eurythmie transparissait à travers le lointain des âges. L'Hellénisme s'infiltra de la sorte dans la vaste enceinte. Dès ces premières heures, le Congrès avait abouti. Je savais que, désormais, consciemment ou non, personne ne voterait contre le rétablissement des Jeux olympiques ».

Cette conviction que l'olympisme moderne doit aussi reprendre les leçons de l'olympisme antique en faisant une place aux arts figure parmi les préoccupations récurrentes de Coubertin. L'échec, tout aussi récurrent, de cette partie de son programme témoigne, en creux, de l'importance qu'il lui accordait, dans une indifférence quasi-générale des sociétés du XXème siècle, dont le moteur principal réside, pour le coup, dans l'élitisme des milieux artistiques et intellectuels, prompts à considérer avec condescendance ce monde vulgaire qui ose parler d'objets aussi absurdes que la « culture physique » et l' « éducation » de même attribut.

Ces prémisses éclairent ce qu'on peut appeler la politique de Coubertin -qui est, en fait, de plus en plus, chemin faisant, une géopolitique. Comme l'indique le nom même du Comité international olympique l'institution politique typiquement coubertinienne est une organisation internationale de la société civile, comme il s'en crée de plus en plus dans la seconde moitié du XIXème siècle, contemporaine, d'autre part, de l'installation d'une Internationale socialiste dont ne la sépare ni l'élitisme - puisqu'il y a un élitisme des avant-gardes révolutionnaires- ni l'égalitarisme -puisque le projet olympique prétend subvertir les distinctions sociales héritées au profit d'un individualisme de la performance ici-et-maintenant.

Au soir de sa vie Coubertin retourne comme un gant l'argumentation suivant laquelle le national -voire le racial- et le social fragiliseraient l'olympisme : d'un côté (je cite Coubertin) « le sport est l'apanage de toutes les races », de l'autre (je le cite toujours) « la diffusion du sport parmi les travailleurs manuels » est pour le mouvement « un gage indéniable de survie ».

Simple opportunisme, dira-t-on. Sauf que la grande ordalie que fut la Première guerre mondiale le conduisit à faire le choix géopolitique le plus surprenant qui soit de la part d'un aristocrate français : celui d'installer en Suisse le siège de son mouvement -et la résidence de son fondateur, cimetière final compris-. Dès 1903, à l'en croire, le voilà qui se penche -fait sans précédent chez lui- sur des institutions politiques : « il y avait au centre de l'Europe un petit état dont les destins, bien loin d'être révolus, recélaient un avenir considérable et qui jouait en silence le rôle de jardin d'essai des nations civilisées » (..) « L'olympisme trouvera dans l'atmosphère indépendante et fière que l'on respire ici le gage de la liberté dont il a lui-même besoin pour progresser ». Il n'est pas sans signification que Coubertin se retrouve faisant à la même époque le même choix géo-symbolique suisse que Romain Rolland, qui sera « au dessus de la mêlée » la grande conscience internationale de gauche de l'Entre-deux-guerres.

Récapitulons : voici un noble d'assez ancienne extraction, élevé dans un milieu catholique et légitimiste,



nourri des préjugés patriarcaux et coloniaux qu'il partage avec la grande majorité de ses contemporains de tous les continents, qui termine marié à une protestante, converti à la république parlementaire française, admirateur de ce qui est ni plus ni moins que la plus vieille expérience démocratique de la planète. À deux reprises la famille nationaliste fera en sa direction des travaux d'approche -les ligues françaises des années 1900 et, trente ans plus tard, le fascisme allemand- : l'affaire semble entendue -et pourtant, à deux reprises, il évite de tomber dans le piège et ce sont « les passions nationalistes » qu'il va incriminer devant les difficultés organiques du mouvement olympique après son départ de la présidence « alors que d'autre part on tendait plus que jamais, par l'ambiance générale et aussi par une sorte d'instinct secret de conservation sociale, à se réclamer de l'internationalisme ». À sa mort, en 1937, le journal de Léon Blum -on est encore à l'époque du Front populaire- saluera en lui un « citoyen du monde ».

Bref : à chacun son Coubertin. Celui-ci, en effet, n'est pas agrégé de philosophie. C'est, au sens strict, un homme d'action. Sa philosophie est ambitieuse mais elle est

pratique. Notre époque devrait se retrouver en lui -y compris dans ses contradictions, qui, sont, évidemment, les nôtres.